

Nicolas Bouyssi

Les Rayons du soleil

Nouvelles



Extrait de la publication

Les Rayons du soleil

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE GRIS, 2007

EN PLEIN VENT, 2008

COMPRESSION, 2009

LES ALGUES, 2010

S'AUTODÉTRUIRE ET LES ENFANTS, 2011

Chez d'autres éditeurs

ESTHÉTIQUE DU STÉRÉOTYPE, PUF, coll. « Travaux pratiques »,
2011

LA VÉRITÉ SUR RAYMOND ROUSSEL, D-Fiction, coll. « Body
Double », 2013

Nicolas Bouyssi

Les Rayons du soleil

Nouvelles

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2013
ISBN : 978-2-8180-1903-0
www.pol-editeur.com

À la prochaine

LE REPLI DANS LA FORÊT

Frédéric Berthier avait passé son enfance dans la montagne. C'était une belle montagne, un de ces endroits qu'on ne regrette pas de connaître, et qu'on redoute de quitter. Berthier y avait ses amis, ses habitudes et la majeure partie de sa famille. Il vivait depuis des années dans un trois-pièces qui donnait sur les cimes. Pourtant, pour des raisons professionnelles, il dut quitter l'endroit et il rejoignit la ville.

La ville déplut aussitôt à Berthier : trop grande, trop bruyante, trop violente, trop polluée, trop chère. Il lui était impossible d'en parler autrement que de façon négative. Par bonheur, il y rencontra une femme. Elle était séduisante et intelligente. Elle était douce, compréhensive. C'était une de ces femmes qu'on espère tous rencontrer quand on est homme et dont on ne veut jamais se séparer. Leur formation leur permit, d'une part de se reconverter,

d'autre part de déménager. Comme la jeune femme était originaire de la côte, Berthier accepta de la suivre au bord de la mer.

Leur vie fut paisible et heureuse. Berthier n'était pas de ces hommes qu'éperonne l'ambition. D'un tempérament mesuré, le fait de vivre avec une femme à qui il pouvait parler, qu'il trouvait belle, dont il était complice, et d'avoir d'elle des enfants qu'il pourrait élever dans un lieu auquel il s'était habitué, outre les avantages financiers que leur procurait leur emploi respectif, lui parut suffisant.

Berthier fit bien son travail. Il gravit lentement les échelons. Il ne fut pas tenté par l'adultère, la vie d'artiste ni l'engagement politique. Ses enfants furent élevés dans une atmosphère familiale qui les conduisit à de brillantes carrières et à des vies de famille elles-mêmes équilibrées; jusqu'au jour où sa femme mourut. C'est alors que Berthier décida de se replier dans la forêt.

PREMIER FANTÔME

Depuis une semaine, il fait tellement froid chez moi que je ne parviens plus à marcher normalement. Je me plie, je me voûte. J'ai beau accumuler les couches de pulls, de tee-shirts et de chaussettes en me réveillant, rien n'y fait, je n'arrive pas à me réchauffer.

Ce matin, après avoir bu plusieurs thés brûlants prostré au fond de mon lit, j'ai tenté de prendre une douche et j'ai ouvert le robinet d'eau chaude au maximum. L'eau m'a pourtant semblé froide. Ce n'est pas normal, me suis-je dit, d'autant que c'est le printemps, bientôt la fête de la musique, et mes voisins sont en chemisette, je dois couvrir quelque chose.

Craignant pour ma peau, au prix d'efforts démesurés, j'ai cherché l'adresse d'un médecin consultant sans rendez-vous, et j'ai réussi à sortir. À cause des contractions de mon échine, je me suis

assis sur un banc. Mes mains étaient violettes. Mes lèvres étaient gercées. Ouvrir la bouche, plier les doigts – ensuite croiser les jambes, enfin tourner la tête : au fond, tout m'épuisait.

Je me suis recroquevillé, j'ai attrapé une cigarette. Je l'ai serrée entre mes doigts. J'ai ensuite interpellé une passante pour qu'elle me donne du feu. J'ai fumé. La cigarette était bonne. Il faut dire que ça faisait longtemps, aussi, qu'à court d'allumettes, je n'en avais pas fumé une. Puis Luc est passé, le sourire aux lèvres. Il m'a annoncé que j'avais mauvaise mine. « Tu vois bien, lui ai-je dit, j'ai froid, j'ai très froid, j'ai peur d'avoir attrapé quelque chose, ça m'inquiète, tu ferais mieux de m'aider à me relever au lieu de me regarder comme ça. »

L'ennui, dans ma relation avec Luc, est qu'il ne m'a jamais pris au sérieux. C'est un ancien copain de lycée et on se connaît depuis près de vingt ans. À l'époque, je ne pouvais déjà ni parler ni bouger sans qu'il s'esclaffe et me dise : « Toi, tu n'en loupes pas une, tu sais, tu es un comique-né. »

Ça n'a pas manqué. Malgré ma bouche tordue, mes yeux mi-clos, il a éclaté de rire et il m'a lancé un clin d'œil. « Toujours le même, a-t-il dit, on ne te changera pas. » Luc s'est frotté les mains. Il s'est approché. Il m'a donné une bonne claque sur l'épaule, et il s'est en allé.

Après son départ, grelottant, affaibli par mes dernières nuits, vexé par sa réaction, je me suis

endormi d'un seul coup. En plein sommeil, tandis que je rêvais de couettes, de canicule et de bains chauds, ma jambe gauche m'a piqué. Ce n'était pas une crampe, ou une courbature. J'ai soudain eu chaud. De fait, ça me brûlait. Je me suis réveillé en sursaut. Mon pantalon avait pris feu – la cigarette, j'avais oublié de l'éteindre.

Au lieu d'écraser la flamme d'un revers de main, encore endormi, j'ai traversé la route en vacillant, et j'ai manqué me faire écraser. J'ai essayé d'enlever mon pantalon. Mes membres étaient pétrifiés. Je m'y prenais décidément mal.

Je suis tombé. La flamme a commencé à gagner mes pulls. C'est impossible, ai-je pensé, on ne brûle pas comme ça. Pourtant, la flamme a monté. Elle a brûlé mes côtes, elle a léché mon cou. Elle a atteint mon visage. J'ai couru parmi les piétons, des passants se sont éloignés en hurlant. Mes sourcils et mes cheveux, tout mon corps a pris feu en même temps.

DEUXIÈME FANTÔME

Ma sœur est morte hier matin, je l'ai appris dans le journal. Mon fils me l'a apporté vers onze heures. « Regarde, m'a-t-il dit, ici ils parlent d'une dame qui a le nom de tata, et ils disent qu'elle est morte. » C'était la page destinée aux annonces entre particuliers. Deux lignes y précisaient en effet sa mort. La phrase était sobre, et dans ses habitudes. Nous ne nous voyions plus depuis des années. « Tu sais, ai-je répondu, cette femme, je crains bien que ce soit ta tata. »

J'ai un enfant sensible, pas comme moi. C'est un exalté et il tient ça de sa mère. Il s'est mis à pleurer. Moi, je me sentais sec. Je n'ai pas réussi à réagir. À dire vrai, je ne suis arrivé à rien. J'ai replié le journal après avoir lu les gros titres, puis je l'ai jeté dans un coin. Je devais sortir, c'était urgent. La tête vidée, j'ai entrepris de cirer mes chaussures. Je suis entré dans la cuisine.

Françoise, ma sœur, était l'aînée. Je l'adorais, mais nous nous étions brouillés, à cause de ma femme, que j'avais trompée. On nous avait invités à une fête. J'avais beaucoup bu. La fille était une amie d'ami. Elle était laide et blonde. Ses jambes étaient mal épilées. Elle avait un petit cou, des seins énormes. En somme, c'était le contraire de Rachel. Ma sœur l'avait su le lendemain par je ne sais qui, et elle ne l'avait pas supporté. « Et maman, m'avait-elle dit, tu y penses à maman ? » À l'époque, je n'avais pas pu en rester là. J'étais assez perturbé comme ça. Du coup, j'avais éclaté de rire. J'avais serré les poings, et je l'avais giflée.

Dans la cuisine, en repensant à cette période, j'ai cherché le cirage dans les placards. Je n'ai pas trouvé. « Julien, ai-je demandé, tu sais où est le cirage ? » Mon fils ne m'a pas répondu. Il était sans doute maintenant à l'étage, dans sa chambre, ou peut-être dans le grenier, pour méditer à la façon d'un enfant de son âge, dans le noir, le bois et la poussière, parmi les souvenirs et les toiles d'araignée.

Peut-être que je le choquais, aussi. Il aimait beaucoup ma sœur et il ne devait pas comprendre comment, dans un moment pareil, je restais comme la veille, souriant, paternel et sûr de moi, à me préoccuper de cirage. En grandissant, il découvrait une part insoupçonnée et décevante de son père, celle qu'exprimaient pourtant chaque jour mes lèvres pinçées, mon front austère. Il n'aimait pas ça. « Julien,

ai-je répété en haussant le ton, tu pourrais quand même répondre à papa, papa t'appelle, est-ce que tu sais où est le cirage? » Il ne m'a pas répondu. J'ai monté l'escalier.

Françoise n'avait pas supporté la gifle. Elle était devenue rouge, avec les lèvres tremblantes et les poings également fermés. Elle m'avait craché à la figure. Ma sœur était une femme de caractère – elle tenait ça de notre mère, probablement. Ensuite, Rachel, ma compagne, m'avait quitté, et nous nous étions partagé la garde du petit. Julien était encore bébé, un beau bébé, avec les joues, les cuisses et le zizi bien fermes. Tout ça, à y repenser, ne me rajeunissait pas. Les couches, la période des couches, et avant ça la grossesse et les cris, et après ça le développement du corps et de l'hostilité; et je devais toujours sortir, pour rejoindre Fabienne.

J'avais rendez-vous dans moins d'une heure. Il n'était pas question que je la retrouve avec des chaussures non cirées, par principe. « Julien, ai-je crié, tu vas répondre à ton père à la fin, où es-tu espèce de crétin? Tu sais, écoute-moi, je vais te dire : tout le monde meurt, c'est comme ça, il ne faut pas pleurer, mamy est morte, papy est mort, moi aussi je mourrai, mémé aussi, pépé aussi, et puis maman, et toi aussi, tous on mourra. » Françoise avait beaucoup pleuré, elle, quand notre mère était morte. Moi, j'étais resté dans mon coin, à boire du porto en regardant la télé avec mon père.

Julien ne réapparaissait pas. Il était toujours dans sa chambre, ou le grenier, sans doute à faire sa pose. Je me suis énervé. Françoise s'énervait rarement. C'était une femme patiente. Rachel aussi était patiente. J'avais connu des femmes formidables, attentives, aux petits soins, des femmes qui m'avaient consolé, avaient dû prendre sur elles pour me passer mes caprices, des femmes admirables.

En m'entendant meugler, Julien est réapparu. Il a déboulé du deuxième étage. Il avait les joues gonflées, d'avoir tant pleuré. Ça lui a donné l'air bouffi, un peu stupide. Il avait un regard d'idiot. « Je veux rentrer chez maman », m'a-t-il dit. Il gémissait, il m'a semblé vieux, déjà pénible. « D'accord, ai-je déclaré, va pour ta mère. Mais réponds d'abord à ma question. »

Le cirage était bien dans la cuisine, sous l'évier, dans une bassine, près de la serpillière. J'ai ciré. J'ai ciré à l'aide d'un chiffon, un ancien collant de Rachel. Puis je suis remonté au deuxième et j'ai préparé en silence le sac de mon fils. Nous sommes sortis. Je l'ai raccompagné chez sa mère en métro et j'ai tâché de retrouver Fabienne. Nous avons rendez-vous dans un café, rue de Compiègne.

Je suis arrivé avec une demi-heure de retard. Elle était déjà repartie. Ou peut-être qu'elle était morte, elle aussi. De toute façon, il faudrait bien que ça lui arrive un jour, alors pourquoi pas maintenant ? Je l'ai appelée sur son portable. Elle n'était pas morte,

mais furieuse : « C'est dingue, a-t-elle protesté, je t'ai attendu une demi-heure. » Je lui ai expliqué pour ma sœur. Elle s'est d'abord tue, a paru confuse. Elle a ensuite été désolée. Plus que moi. Elle s'est excusée. Elle aussi, c'est une femme formidable.

Elle m'a demandé ce que je désirais faire. Je lui ai répondu que je voulais la retrouver chez elle, avec en tête l'idée de faire l'amour, pour conjurer la mort. « C'est classique, ai-je ajouté, on trouve ça dans tous les livres. » Elle a compris. Touché, j'ai senti ça au niveau du sternum, j'ai eu envie de lui offrir quelque chose. J'ai fait un crochet par les Halles, dans l'objectif de lui acheter une robe rouge. Elle en possédait une collection.

Je suis passé chez H&M, j'ai un peu traîné à la Fnac. J'avais envie de m'acheter un disque. À la caisse, devant moi, il y avait un vieux type, des « Que sais-je ? » plein les mains. L'un d'eux était sur le plancton. J'ai observé sa tête, ses rides. Il était maigre. Il avait un cou de poulet. Ses mains tremblaient. J'ai trouvé ça fou. J'ai presque eu envie de l'embrasser. Puis j'ai pris la ligne 4. Fabienne habite dans le XVIII^e, à côté de la station Château-Rouge : « Un quartier marrant », prétend-elle.

C'était une heure d'affluence. J'étais comprimé au fond de la rame, entre un gros type qui me bourrait les côtes avec sa sacoche et deux femmes noires en boubou. En arrivant à Château-Rouge, la rame s'est vidée d'un coup. J'étais sur le quai au moment

de la sonnerie, à droite de portes encore ouvertes. Un type s'est jeté sur moi. Il m'a arraché mon sac H&M et il m'a repoussé vers l'intérieur de la rame. Je me suis vautré parmi les strapontins. En me relevant, j'ai eu le temps de voir le type, hilare, me faire des doigts tandis que la rame redémarrait.

J'ai rejoint à pied la rue des Poissonniers. J'ai traversé la cour pavée qui donne sur la partie de l'immeuble où vit Fabienne. Elle avait sorti le grand jeu. Elle avait du rouge à lèvres, des bas noirs, ses chaussures à talons, ainsi qu'un soutien-gorge en soie. Elle était assise sur son fauteuil, avec la culotte baissée en deçà des rotules. Ses mains caressaient ses seins et elle avait les jambes ouvertes. Nous n'avons pas parlé. Nous avons fait l'amour longuement, d'abord dans la cuisine, puis dans le couloir et dans la salle de bains.

Je suis rentré chez moi peu après. J'ai fait un détour par l'Arabe afin d'acheter une bouteille de vin, ainsi que par le Chinois, histoire de manger avant de la boire. Françoise me répétait souvent que je buvais trop. D'ailleurs, elle était persuadée que je mourrais avant elle. Rachel aussi, avant de me quitter, le pensait. Arrivé chez moi, je suis monté au troisième étage.

Françoise avait préféré toucher l'argent, après la mort de notre père. J'avais donc hérité de la maison familiale. Il s'agissait d'une belle demeure placée dans une rue tranquille du XIV^e arrondissement.

Achévé d'imprimer en mai 2013
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2337
N° d'édition : 253260
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : juin 2013

Imprimé en France



Nicolas Bouyssi
Les Rayons du soleil

Cette édition électronique du livre
Les Rayons du soleil de NICOLAS BOUYSSI
a été réalisée le 14 mai 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mai 2013
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782818019030 - Numéro d'édition : 253260).
Code Sodis : N55843-3 - ISBN : 9782818019054
Numéro d'édition : 253262.